

MOHAMED MEOUAK

**Remarques sur la genèse du peuplement antique et médiéval du
Maghreb: l'apport de la toponymie et de la philologie**

Abstract

The issues relating to toponymy and the fundamental questions on settlement patterns in North Africa, from the ancient period to the Middle Ages, have sparked many debates around some controversies. The results of the research provided an extensive bibliography compiling works based on the archeology, history, epigraphy, numismatics, linguistics, etc. It is well known that the contribution to the historical study of ancient Algeria is largely integrated into the general history of the Maghreb due to many reasons. Several questions will be dealt with, in particular those concerning the origins of names *Libyca* and *Africa*, the ancient populations of the Maghreb in ancient sources, Arab sources and linguistic issues in ancient and medieval Maghreb: Libyco-Berber, Latin, Arabic. We will try our best to show a few problems concerning the origin and history of the evolution of place names in Maghreb before the first expansions: Roman, Byzantine, and Arab. Besides these toponymic issues, it is necessary to consider the origins of the ancient inhabitants of Maghreb, with the support of literary, archaeological and linguistic sources. Between plurality of place names and complexity of languages in use in the ancient and medieval Maghreb, it should be noted that our study calls for reconciliation between the traditional philological and historical methods and renewal of the issues on the history of language, settlements and territories in North Africa, ancient and medieval, made over the past three decades.

Keywords: toponymy, Maghreb, archeology, history, epigraphy, numismatics, linguistics

Un rappel de quelques faits...

Les problèmes relatifs à la toponymie et aux modalités de peuplement de l'Afrique du Nord, de la période antique à l'époque médiévale, ont suscité des discussions souvent

critiques. Les résultats de la recherche ont déjà fourni une abondante bibliographie compilant des travaux basés sur l'archéologie, l'histoire, l'épigraphie, la numismatique, l'anthropologie, etc. Il est bien connu que la contribution à l'étude historique du Maghreb antique et médiéval s'intègre largement dans l'histoire générale des relations diverses et variées entre le continent africain et l'Orient du fait de nombreux aspects¹.

Parmi les points qui devraient être pris en compte pour expliquer cette idée de départ, nous pouvons en signaler au moins quatre qui seront traités dans notre étude: a) questionnements autour des origines des toponymes *Libyca* et *Africa*; b) peuplement du Maghreb à travers les sources antiques et arabes; c) notes sur la langue berbère au Maghreb; d) nomadisme comme forme spécifique de peuplement. Ce canevas nous servira pour essayer de retracer succinctement quelques aspects de l'histoire de l'évolution du peuplement à la lumière des questions de toponymie et de philologie au Maghreb durant les expansions préromaine, romaine, byzantine et arabe². Outre ces questions de science des noms de lieux et de langues, il sera indispensable de s'arrêter sur les origines des anciens habitants du Maghreb en nous appuyant, si possible, sur les diverses sources à notre disposition. Entre pluralité des noms de lieux et complexité des langues en usage dans le Maghreb ancien et médiéval, précisons que notre brève étude, basée en grande partie sur la lecture d'ouvrages de chercheurs et de spécialistes des questions abordées, plaide pour la réconciliation entre les méthodes philologiques et historiques traditionnelles et le renouvellement des problématiques sur l'histoire des langues, du peuplement et des territoires de l'Afrique du Nord ancien et médiéval opéré au cours des dernières décennies³.

L'inexistence de frontières proprement politiques ou militaires entre les régions de l'Afrique du Nord, surtout avant l'apogée de la colonisation romaine a constitué un point important dans la division et le peuplement de cette frange du continent africain. Les frontières étaient plutôt naturelles et cela n'a pas empêché la mise en place d'échanges divers et variés et des migrations tous azimuts entre les individus et les groupements tribaux autochtones, selon les circonstances et les nécessités⁴. Les auteurs anciens, grecs et

¹ Sur les dangers de l'élaboration d'une histoire du peuplement faite exclusivement de l'intérieur de l'Afrique du Nord ou sur la base de l'exagération des apports extérieurs, voir les remarques de M. Ghaki, *Le peuplement holocène de l'Afrique berbère*, dans S. Baldi (a cura di), *VIII Afro-Asiatic Congress*, «Studi magrebini», nuova serie 2009, VII, pp. 58–63.

² Sur ces questions, voir par exemple J. Desanges, *Réflexions sur l'organisation de l'espace selon la latitude dans l'Afrique du Nord antique*, dans C. Lepelley & X. Dupuis (éds.), *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique. Hommage à Pierre Salama*, Paris 1999, pp. 27–40, ainsi que D. Lengrand, *Langues en Afrique antique*, dans C. Briand-Ponsart (dir.), *Identités et cultures dans l'Algérie antique*, Rouen 2005, pp. 119–125.

³ À propos de cette perspective de recherche sur l'Antiquité tardive et les débuts de l'époque islamique en Afrique du Nord, on citera, parmi de nombreux travaux, ceux de R. I. Lawless, *L'évolution du peuplement, de l'habitat et des paysages agraires du Maghreb*, «Annales de géographie» 1972, 81/446, pp. 451–464; Y. Modéran, *Les frontières mouvantes du royaume vandale*, dans C. Lepelley & X. Dupuis (éds.), *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique. Hommage à Pierre Salama*, Paris 1999, pp. 241–263; A. Siraj, *Permanence des traditions antiques dans le Maghreb médiéval*, dans C. Briand-Ponsart & S. Crogiez (éds.), *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Mémoire, identité et imaginaire*, Rouen 2003, pp. 135–142.

⁴ Sur la question des migrations, voir un exemple dans J. Desanges, *De la Marmarique à la Maurétanie. Nouvelles données en matière de mouvements de population*, «Antiquités africaines» 2001, 37, pp. 81–91.

latins, ne faisaient pas de grandes distinctions entre les populations de l'Afrique du Nord. C'est ainsi que les peuples étrangers venus du bassin méditerranéen ont pris contact avec les habitants et ont laissé des témoignages écrits. Ces écrivains se déplaçaient librement et ils avaient compris, semble-t-il, les ressemblances et les différences ethniques existantes entre les peuples. Le terme *Libyca* diffusé par les Grecs et le mot *Africa* propagé par les Romains ont fini par désigner l'ensemble de l'Afrique du Nord et, par la suite toute l'Afrique⁵.

Ces brèves remarques incitent à ne pas dissocier l'histoire antique de telle ou telle région de l'Afrique du Nord car cette histoire antique doit, à notre sens, être comprise et appréhendée dans son ensemble, du moins avant l'arrivée des Romains, et cela même s'il y a bien des différences géomorphologiques et culturelles parfois considérables. Mais avant de commencer notre voyage exploratoire, il est indispensable de dire quelques mots au sujet des difficultés inhérentes à ce genre d'exercice scientifique. Les sources littéraires, sauf quelques indices signalés dans les documents hiéroglyphiques de l'Égypte ancienne, notamment, et les sources gréco-latines sont datées au plus tard du V^e siècle avant J.-C. Cela signifie que nos connaissances sur l'époque en question sont particulièrement limitées. L'archéologie, et plus exactement la datation des restes céramiques berbères, est délicate car on remarquera, à la lumière des travaux, que les motifs décoratifs signalent quelques similitudes à travers le temps. L'épigraphie qui a suscité beaucoup d'espoir dans la recherche sur l'Afrique du Nord antique est loin d'être complètement déchiffrée et ne livre que rarement des dates précises. Enfin, indiquons que les corpus de gravures rupestres et l'anthropologie seraient sans nul doute des outils de premier choix mais ils ne seront pas évoqués directement ici du fait de notre manque de compétence en la matière⁶.

Autour de deux toponymes fondateurs: *Libyca* et *Africa*

Lorsque l'on se penche sur l'histoire de l'Afrique du Nord, l'une des premières constatations est celle de la variété et la complexité des noms qui désignent cette aire, de l'époque antique jusqu'aux temps modernes. Actuellement, le mot «Afrique du Nord» désigne en principe le Maghreb (Maroc, Algérie, Tunisie, parfois même en incluant la Libye et la Mauritanie). C'est sans aucun doute une immense partie du continent africain qui a une forme géographique presque quadrilatérale, limitée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'océan atlantique et par le Sahara, autre mer intérieure, au sud. Depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, l'Afrique du Nord fut successivement appelée par les noms *Libye* par les Grecs et les Romains, *Barbarie* par les Européens durant la période

⁵ Voir par exemple C. Vismara, *L'organizzazione dello spazio rurale nelle province del Nord Africa*, dans *L'Africa romana*, XII, Sassari 1998, pp. 51–84.

⁶ Sur ce type de recherche prometteur, on peut consulter A. Skounti, A. Lemjidi, M. Nami, *Tirra. Aux origines de l'écriture au Maroc*, Institut royal de la culture amazighe, Rabat 2003, pp. 20–67; M. Aghali-Zakara & J. Drouin, J., *Inscriptions rupestres libyco-berbères. Sahel nigéro-malien*, Librairie Droz, Genève 2007, pp. 1–27 et W. Pichler, *Origin and Development of the Libyco-Berber Script*, Rüdiger Köppe, Köln 2007, pp. 19–38.

médiévale, *ğaz̄rat al-Mağrib* par l'historiographie arabe, « Afrique du Nord » par les Français, etc. Mais cependant, pour les besoins de notre étude, nous ne verrons que les toponymes qui datent de l'époque antique, à savoir *Libyca* et *Africa*.

A) Le toponyme *Libyca* ou le souvenir de l'Orient ancien⁷

Le mot *Libyca* est particulièrement bien documenté dans l'historiographie grecque. Il est construit à partir du nom d'un peuple – les Lebou ou Rebou (*rbw*) – que l'on rencontre dans certains textes égyptiens remontant jusqu'au deuxième millénaire avant J.-C. Il semble désigner les ethnies dont les territoires de peuplement étaient localisés à l'ouest du fleuve Nil. Les Hébreux connaissaient déjà le mot sous la forme *Libahim*. Ils semblent l'avoir utilisé pour nommer le peuple des Libyens et leur pays, la Libye⁸.

Le pays que les Égyptiens et les Hébreux nommaient Libye était une région située entre l'Égypte et le golfe des Syrtes. Cela dit, pour les Grecs, le mot désignait des territoires différents selon les auteurs. Par exemple, pour Hérodote (mort vers 420 avant J.-C.), la Libye, à savoir l'actuelle Afrique du Nord, est entourée par les eaux et matérialise tout le continent africain, dont il ignorait à l'époque la véritable extension⁹. Plus tard, Strabon (mort entre 21 et 25) semble faire de la Libye la partie au nord du continent africain, là où vivaient les Libyens par opposition aux Éthiopiens, qui étaient cantonnés au sud. C'est ainsi que la Libye se trouvait depuis les confins occidentaux de l'Égypte jusqu'au Maroc actuel¹⁰. Mais par exemple, pour un écrivain comme Polybe (mort vers 118 avant J.-C.), la Libye ne correspondait qu'aux zones soumises à Carthage, c'est-à-dire à la région nord-est de la Tunisie actuelle¹¹.

Voyons maintenant si le nom Libye est un emprunt au peuple libyen ou si sa signification serait à mettre en relation avec les langues de peuples étrangers qui l'ont usité pour nommer ce peuple et son territoire. Une chose semble certaine, le toponyme Libye remonte loin dans la période antique puisqu'on le trouve dans des écrits égyptiens du XIII^e siècle avant J.-C. Il serait possible de déduire que les Grecs et les Hébreux connaissaient son existence soit par le biais des Égyptiens, soit par celui des Phéniciens qui, comme on le sait, fréquentaient déjà les côtes nord-africaines à partir du XII^e siècle avant J.-C. Cependant, si l'on en croit Homère (fin du VIII^e avant J.-C.), les Grecs étaient déjà entrés en contact avec la Libye et cela dès le VIII^e siècle avant J.-C.¹². Ce sont ces derniers qui diffusèrent le nom de Libye, et nous pouvons penser qu'ils l'avaient appris

⁷ Désormais, toutes les références aux textes anciens traduits seront empruntées à l'œuvre de S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, Hachette, Paris 1913–1928, 8 vol.

⁸ *Genèse* cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., V, pp. 103–105.

⁹ Hérodote cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 56, 69, IV, p. 199. Voir également J. Desanges, *Quelques observations sur l'Ouest africain chez Ptolémée*, dans *Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny*, Paris 1981, 2 vol., I, pp. 395–400 au sujet des idées géographiques de Claude Ptolémée concernant le continent africain.

¹⁰ Strabon cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 57, 94, 95, V, pp. 18–22.

¹¹ Polybe cité dans S. Gsell, op. cit., I, p. 94, III, pp. 389–393.

¹² *Odyssée* citée dans S. Gsell, op. cit., V, p. 102.

directement des Libyens qui l'employaient eux-mêmes pour se désigner en tant qu'ethnie. On peut également avancer l'hypothèse selon laquelle les Phéniciens, les Hébreux et les Grecs l'auraient traduit dans leur propre langue tout en sachant ou non si celui-ci avait eu un sens dans la langue égyptienne. Mais dans la mesure où le terme a conservé la racine *lbw* dans des langues différentes les unes des autres, on peut alors supposer qu'il avait un sens pour son peuple, et qu'il serait donc d'origine autochtone.

B) Le nom *Africa* ou le périple d'un toponyme antique

Le nom *Africa* est souvent employé dans l'historiographie latine postérieure à la chute de Carthage. Il semble avoir subi le même traitement que le nom *Libyca*. Il désignait soit les régions soumises à Carthage, qui correspondent plus ou moins au nord-est de l'actuelle Tunisie, soit il comprenait l'ensemble de l'Afrique du Nord ou même encore tout le continent africain¹³. De nombreux mystères planent encore sur les origines du nom. Est-il d'origine phénicienne, libyco-berbère, latine? On a fourni plusieurs explications sur cette problématique notamment de la part des auteurs de l'époque ancienne jusqu'aux temps modernes.

Dans ses *Antiquités juives*, Flavius Josèphe (mort vers 100) signale que les habitants appelés Afri avaient hérité leur nom d'un des fils d'Abraham et Cetura appelé Afer. Ce dernier aurait dirigé une armée contre la Libye et s'y étant établi une fois ses ennemis vaincus, il donna à ses descendants le nom de leur ancêtre et désigna les habitants par le nom d'Afri et leur territoire *Africa*¹⁴. Cette tradition qui fait d'un descendant d'Abraham l'ancêtre éponyme des Afri se retrouve relayée par l'historiographie arabo-musulmane du Moyen Âge. En effet, Ibn Ḥaldūn (mort en 1406), sur la base d'écrivains antérieurs, écrit à propos des tribus Ṣanhāḡa et Kutāma que «D'après l'origine reçue, ces deux tribus faisaient partie des Yéménites qu'Ifrīcos établit en Ifrīquia lorsqu'il eut envahi ce pays»¹⁵. Nous voyons que les références textuelles données évoquent clairement le même héros éponyme, Ifricos ou Afer, originaire de l'Orient qui aurait envahi l'Afrique, mais sans toutefois dater l'événement. Dans ce sens, nous allons résumer ici trois pistes d'investigation susceptibles d'éclairer notre lanterne quant à l'origine du nom *Africa*.

1) La voie libyco-berbère

Au début du XX^e siècle, Stéphane Gsell avait déjà constaté que la locution *Africa terra* était le résultat d'une dérivation latine de l'ethnique Afer, employé principalement

¹³ F. Decret & M. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité, des origines au V^e siècle*, Payot, Paris 1981, p. 23; S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., VII, p. 7.

¹⁴ Flavius Josèphe cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., II, p. 247, VII, pp. 1–8.

¹⁵ Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduit de l'arabe par le Baron de Slane. Nouvelle édition sous la direction de P. Casanova, Paul Geuthner, Paris 1925–1956, 4 vol., I, pp. 180–181. Voir également l'étude détaillée de G. Canova, *Sull'origine del nome Ifrīqiya*, dans A.M. Di Tolla (a cura di), *Studi berberi e mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra*, «Studi magrebini», nuova serie 2006, IV, pp. 181–195.

au pluriel. Il faut sans doute rechercher non pas l'étymologie d'*Africa* mais plutôt celle d'Afer¹⁶. Si une origine latine lui paraît malgré tout peu probable, S. Gsell croit, cependant, que les Romains tenaient ces vocables des mêmes habitants de l'Afrique. Il suppose même qu'Afer avait dû être employé par les autochtones, soit les Carthaginois, soit par d'autres. Mais cela dit, comme Afer est absent des inscriptions puniques alors qu'on y trouve le mot *lby*, correspondant au terme grec «libyen», le savant français pensait qu'il était sans doute d'origine autochtone.

Du côté de la langue berbère, les sciences onomastiques peuvent fournir différentes perspectives d'approche. En rapport avec Afer, on relèvera les formes suivantes: Ifru, divinité libyque mentionnée par une inscription latine¹⁷; Banū Īfrān, nom d'une tribu berbère signalée au Moyen Âge et mentionnée, entre autres, par Ibn Ḥaldūn¹⁸; Ifar, nom de lieu mentionné par Corippe (m. après 568), mais qui reste, pour l'heure, sans identification; Ifuraces, nom d'un peuple cité plusieurs fois chez Corippe et dont les territoires étaient situés en Tripolitaine¹⁹; *īfrī* (pluriel *īfrān*), mot berbère ayant le sens de «grotte», de sorte que les Banū Īfrān mentionnés par Ibn Ḥaldūn seraient d'origine troglodyte d'autant plus que le phénomène du troglodytisme était particulièrement fréquent en Afrique du Nord²⁰. Deux questions peuvent être posées à la vue des données qui viennent d'être fournies: les Afri seraient-ils donc, à l'origine, les habitants des grottes? L'ethnique Afer appartiendrait-il dans ce cas à la langue libyque?

2) La piste sémitique

Si l'on se tourne maintenant vers les langues sémitiques, on verra que des spécialistes ont essayé de relier le mot Afer à la racine *br* signifiant «traverser», d'autres l'ont fait avec la racine *fr* avec le sens de «cendre», «poussière». On aurait même proposé de faire dériver le mot Afer avec *br* suivant le schéma suivant: transformation du *b* en *p* ou en *f* qui aurait donné *fr*. Avec la chute de la vélaire, on aurait ainsi obtenu le mot Afer. Selon S. Seger²¹, à l'origine de la proposition indiquée antérieurement, les Afri seraient les Phéniciens de l'Afrique du Nord, peuplant les campagnes par opposition à ceux vivant en milieu urbain. Afer devait être alors l'équivalent d'un statut social,

¹⁶ S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., IV, pp. 257–258 et VII, pp. 1–8.

¹⁷ *Corpus Inscriptionum Latinarum* cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., VI, pp. 136, 167, VII, pp. 2–5.

¹⁸ Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, op. cit., I, p. 169.

¹⁹ Corippe cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., V, p. 4, VII, p. 3. Sur ce sujet, voir V. Zarini, *Mauri, Romani, Afri: le regard de Corippe sur l'Afrique byzantine et l'identité de ses populations*, dans C. Briand-Ponsart (dir.), *Identités et cultures dans l'Algérie antique*, Rouen 2005, pp. 409–416.

²⁰ Sur ces questions, voir un exemple pris aux *haouanet* de la Tunisie antique dans M. Longerstay, *De la nécessité d'une étude descriptive précise des haouanet: l'exemple de Magrat (N.-O. de la Tunisie)*, dans A.M. Di Tolla (a cura di), *Studi berberi e mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra*, «Studi magrebini», nuova serie 2005, III, pp. 50–59; sur le troglodytisme au Maghreb durant la période médiévale, voir quelques données dans M. Meouak, *Le vocabulaire des grottes et des cavernes dans le Maghreb médiéval à la lumière des sources écrites*, «Cuadernos de Madīnat al-Zahrā'» 2010, 7, pp. 328–335.

²¹ Cité dans F. Decret & M. Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, op. cit., p. 26.

un mode de vie plutôt qu'un nom ethnique. Cependant, le nom Afer est absent des documents et des inscriptions libyques découverts jusqu'à nos jours, et aucune donnée n'autorise à avancer l'hypothèse selon laquelle les Phéniciens auraient porté un nom formé sur la base de la racine *br* ou *fr*, avec les acceptions de «traverser» ou «cendre» et «poussière».

3) La filière latine

En 1976, Michèle Fruyt, linguiste et spécialiste des langues de la péninsule italique ancienne, a proposé une autre direction de recherche qui fait appel au latin et plus particulièrement aux langues italiques du sud pour éclairer *Africa* et Afer²². À la base de cette nouvelle perspective, il existe un double constat: Afri se distingue des autres dénominations des peuples d'Afrique du Nord ancienne alors que des Numides et des Maures sont présents en grec et en latin; contrairement à cela, Afri n'existe qu'en latin; Libyes correspond à Aigues en grec, *lby* en phénicien et Lebou en égyptien, Afri, au contraire, n'a pas de correspondant certain dans une autre langue que le latin. C'est donc probablement par le latin que les mots Afri et *Africa* peuvent être expliqués, et sans doute par le biais des langues italiques²³. M. Fruyt pense que ce sont les Latins qui ont emprunté à l'osque l'adjectif *africo* devenu *africus* en latin au sens de «pluvieux» qui apporte la pluie. Par extension, on aurait *Africus ventus* et si Africus était d'origine osque, *Africa* serait alors postérieure à celle du vent: on a ainsi appelé *Africa terra* la région qui se situait là où soufflait l'*Africa ventus*. Il y aurait donc eu passage d'*Africa ventus* à *Africa terra* mais il faut tout de même prendre en compte le fait qu'au sens ancien la locution *Africa terra* représentait le territoire sous tutelle carthaginoise, ou le nord-est de la Tunisie d'aujourd'hui. Il est vrai que le mot *Africa* a connu bien des vicissitudes d'un point de vue sémantique mais, selon M. Fruyt, durant la période ancienne, il était limité aux territoires qui se trouvaient au sud-ouest de l'Italie et d'où semblait venir le vent dit *Africa ventus*²⁴.

Quant aux termes Afer et Afri, il semble que l'on serait passé de la désignation de la terre à celle de ses habitants. Aussi intéressante qu'elle soit, cette hypothèse doit cependant être mise en relation avec les explications fournies par les auteurs anciens pour éclairer l'origine de la dénomination grecque du continent africain. La Libye aurait été ainsi appelée du fait du vent, Libs, qui souffle depuis cette zone. Si l'étymologie grecque est soutenable alors la dénomination latine pourrait être une copie, voire un calquage fait à partir du grec²⁵.

²² M. Fruyt, *D'Africa ventus à Africa terra*, «Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes» 1976, L, pp. 221–238.

²³ Ibid., p. 223.

²⁴ Ibid., p. 229.

²⁵ Ibid., p. 231.

Le peuplement de l'Afrique du Nord dans les sources écrites

Il n'est pas question dans les lignes qui suivent de traiter avec amplitude et précision la problématique du peuplement de l'Afrique du Nord à travers les sources antiques et médiévales. Pour des raisons évidentes de manque de compétence nécessaire dans des domaines tels que l'épigraphie et l'archéologie anciennes notamment, on se limitera à fournir quelques éléments documentaires qui permettront, nous l'espérons, de reprendre la réflexion sur un sujet si complexe²⁶.

L'historiographie ancienne (grecque et latine) est connue pour avoir souvent dit que le passé de l'Afrique du Nord était marqué par la division des hommes en tribus, n'ayant aucune organisation sociale et subvenant à leurs besoins par le biais de la cueillette et de la chasse. Il semblerait, selon cette même historiographie, que d'autres peuples venus d'Europe ou d'Asie auraient eu le mérite de sortir les tribus nord-africaines de l'ombre et de construire ainsi une civilisation que l'on a coutume d'appeler libyco-berbère. Cette tendance, faisant de l'intervention extérieure une des clés explicatives de l'origine des Berbères, a la vie dure car elle est toujours aussi manifeste aujourd'hui. Nous verrons de façon succincte l'apport de quelques sources anciennes et médiévales concernant le peuplement du Nord du continent africain²⁷.

A) Les textes anciens

Si la documentation littéraire antique est particulièrement abondante pour ce qui à trait à l'Afrique du Nord, il faut toutefois souligner que celle-ci est parfois chargée du sceau du préjugé, ce qui est normal si l'on tient compte des canons de pensée à des époques historiques aussi reculées qui ont connu les civilisations grecque, phénicienne et romaine. La question des origines du peuplement nord-africain a suscité de nombreux travaux et de multiples hypothèses appuyées par les textes. Les diverses origines plus ou moins bien documentées de l'occupation des territoires de l'Afrique du Nord sont réparties entre mondes perse, cananéen et grec notamment. Il est bien entendu que nous ne ferons qu'effleurer ces possibilités tant les questions connexes à ce problème sont complexes et nécessitent à l'évidence de profondes connaissances des langues et des cultures mentionnées.

²⁶ À titre exploratoire et parmi une abondante bibliographie, on peut consulter les études suivantes consacrées à la toponymie nord-africaine antique et dans une certaine mesure en relation avec les questions de peuplement: M. Szyner, *Recherche sur les toponymes phéniciens en Méditerranée occidentale*, dans *La toponymie antique* (Tavaux du CRPOGA, 4), Leyde 1977, pp. 163–175; A. Beschtaouch, *De l'Africa latino-chrétienne à l'Ifriqiya arabo-musulmane: questions de toponymie*, dans *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 130/III (1986), pp. 530–546; J. Desanges, *Pour une enquête phonétique sur la toponymie de l'Afrique du Nord antique*, dans A.M. Di Tolla (a cura di), *Studi berberi e mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra*, «Studi magrebini», nuova serie 2005, III, pp. 19–27.

²⁷ Pour l'Afrique du Nord orientale dans la basse Antiquité, voir le résumé utile de P. Pentz, *From Roman Proconsularis to Islamic Ifriqiyah*, Göteborgs Universitet, Göteborg 2002, pp. 17–27.

1) Origines perses

Grâce à l'examen de l'historiographie ancienne, on sait que certains écrivains grecs et romains évoquent la présence de peuples d'origine perse répondant aux noms de Perorsi et Pharusii qui avaient peuplé le sud du Maghreb occidental²⁸. Ce dernier fait pourrait révéler une confusion faite par l'analogie entre les ethnonymes Perorsi et Pharusii car ces derniers ont été assimilés à des tribus perses qui avaient, semble-t-il, été amenées à peupler le sud du Maroc actuel. Nous trouvons la même confusion onomastique en tentant d'expliquer la présence des Maures par l'arrivée des Mèdes sur le continent africain. C'est à travers l'origine du nom des Maures que le problème commence car on relève plusieurs tribus qui peuplèrent l'Afrique du Nord: Mashwash en égyptien, Maxyes en grec et Mazices en latin²⁹. En fait, il s'agirait peut-être de l'ethnonyme Amazigh (pluriel Imazighan) mais nous ne connaissons pas la forme exacte du nom. D'après Diodore de Sicile (I^{er} siècle avant J.-C.) et Pline l'Ancien (mort en 79), les Romains l'utilisaient pour formuler le terme Mauri et les Grecs celui de Maurusiens³⁰. Mais selon toute vraisemblance, il est possible d'y voir un nom local et de supposer que le passage d'Imazighan, Mazigh, Mazyes aux Mèdes soit à l'origine du nom ethnique Mauri.

Le nom «amazigh» est un ethnonyme bien attesté depuis l'Antiquité. Les auteurs grecs et latins en fournissent des formes multiples en tant que nom de tribus indigènes de l'Afrique du Nord. La structure du nom varie quelque peu selon les textes et les époques mais elle est presque toujours proche de la racine berbère du terme «amazigh» pour que l'identification soit faite de manière plausible. Nous trouvons les formes suivantes: Maxyes, Mazaces, Mazices, Mazikes, Mazax, etc. dans plusieurs écrits en langues grecque et latine³¹. Mais cela dit, indiquons que la localisation précise de ces populations est souvent incertaine. Le catalogue des tribus africaines documentées dans l'Antiquité, qui avait été élaboré par Jehan Desanges, montre clairement que des Mazikes se trouvent disséminés un peu partout au nord de l'Afrique: en Maurétanie Tingitane, en Maurétanie Césarienne et dans quelques zones de l'*Africa*³². Il semble même que son extension se soit accrue au cours de la période antique si l'on en croit les auteurs latins. D'après Saint Hyppolite (mort en 235), les Mazices étaient mis au même niveau que les Mauri, les Gaetuli et les Afri³³.

2) Origines cananéennes

Le récit de Procope de Césarée (mort vers 560) sur le prophète Moïse est particulièrement intéressant car il signale que de nombreuses tribus se sentant menacées

²⁸ Pline l'Ancien cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 295, 296, V, p. 7.

²⁹ G. Camps, *Les Berbères: mémoire et identité*, Éditions Errance, Paris 1987, p. 15.

³⁰ Diodore de Sicile et Pline l'Ancien cités dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 285–286, 338–340, III, pp. 174, 175, V, pp. 88–90, 94–95.

³¹ Voir S. Chaker, *Amazigh, le/un Berbère*, dans *Encyclopédie berbère*, Aix-en Provence, 1987, IV, pp. 562–565.

³² J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Dakar 1962, pp. 34, 63, 111–112.

³³ Cité par J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, op. cit., p. 113.

quittèrent la Phénicie et s'en furent jusqu'en Égypte. Puis l'Égypte étant trop étroite, elles se seraient mises en marche jusqu'en Libye. On observe que sous l'effet de circonstances diverses et variées, le peuple phénicien finit par prendre demeure en Afrique du Nord notamment. Selon Salluste (mort en 35 avant J.-C.), les Phéniciens y fondèrent des colonies grâce à une longue pratique du commerce et de l'aménagement de grandes cités comme Hippone, Hadrumète ou encore Leptis Magna³⁴. Il semble que Procope de Césarée comme Salluste faisaient allusion à l'arrivée en grand nombre des Phéniciens et aux premières fondations de comptoirs dès le II^e millénaire avant J.-C. Mais cela dit, les notices fournies par nos deux écrivains ne semblent pas résister à la critique historiographique. En effet, on peut penser que Procope de Césarée aurait confondu les Phéniciens venus d'Orient à ceux installés sur le continent africain, à savoir les Carthaginois. En outre, nous savons que la longue coexistence des peuples carthaginois et berbère a sans aucun doute conduit ce dernier à adopter au moins en partie l'usage de la langue punique³⁵. Ces derniers parlaient bien une langue issue du phénicien oriental, le punique puis le néo-punique, mais assez différente dans l'écriture, la morphologie et la syntaxe. Procope de Césarée aurait ainsi pris les stèles d'inscriptions libyco-puniques rencontrées en Afrique du Nord pour des inscriptions d'origine phénicienne.

3) Origines grecques

Nous savons que les auteurs grecs étaient au fait des événements en relation avec le peuplement de l'Afrique du Nord. Selon ces derniers, il y aurait eu au cours de la Haute Antiquité des migrations opérées à partir de régions riveraines avec la mer Égée en direction du nord du continent africain. D'après Hérodote, les Maxyès, peuple de cultivateurs sédentaires ayant été parmi les colonisateurs de certains territoires, se réclamaient d'une origine troyenne³⁶. En outre, ils avaient, paraît-il, l'habitude de se raser la partie gauche de la tête et de se colorer le corps en rouge. Plutarque (mort vers 125) affirme quant à lui que des Olbiens et des Mycéniens furent laissés par Héraclès dans la zone de Tanger³⁷. Que dire ensuite des notices fournies par Hérodote et Plutarque. Pour le premier, il semble y avoir une confusion dans les usages attribués aux Maxyès (rasage de la partie gauche de la tête et coloriage du corps en rouge) car cette coutume n'est pas documentée chez les Troyens. Cela dit, si l'on en croit le même Hérodote, cette pratique est bien attestée chez les peuples berbères anciens³⁸. En ce qui concerne Plutarque, on pourrait penser qu'il y a une confusion au sujet des Olbiens et des Mycéniens et qu'il s'agirait, semble-t-il, plutôt des Muceni et des Oulobiliani signalés par Claude

³⁴ Procope et Salluste cités dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 338–341 et 362–363.

³⁵ Au sujet de la présence de la civilisation punique dans les régions côtières d'Algérie, voir E. Lipínski, *Sites phénico-puniques de la côte algérienne*, «REPPAL» 1992–1993, 7–8, pp. 288–310.

³⁶ Hérodote cité dans S. Gsell, *Histoire antique de l'Afrique du Nord*, op. cit., I, pp. 344, 346, V, pp. 118, 120.

³⁷ Plutarque cité dans S. Gsell, op. cit., I, p. 344.

³⁸ Hérodote cité dans S. Gsell, op. cit., I, p. 450, IV, p. 119, VI, pp. 209–210, 243–244.

Ptolémée (mort vers 169)³⁹. La liste des écrivains grecs évoquant la présence de peuplades grecques en Afrique du Nord est relativement longue. Mais lorsque nous l'examinons avec précaution, nous détectons des confusions et des allusions à des guerriers-héros mythiques qui seraient à l'origine de l'installation de ces peuplades au nord du continent africain. Les quelques exemples donnés ne suffisent pas à saisir correctement la profondeur de la problématique mais ils ont au moins le mérite d'avertir l'historien sur le fait qu'ils sont peu fiables. Comment expliquer cet intérêt de l'historiographie grecque antique pour l'Afrique du Nord? Nous pensons qu'une ébauche de réponse peut être trouvée dans un certain patriotisme grec vantant les faits et gestes du peuple grec au-delà de la mère patrie et dans la nécessité d'expansion territoriale à cause de l'exiguïté grandissante des espaces historiquement sous contrôle grec.

B) Les sources arabes du Moyen Âge

L'écho de la tradition antique concernant l'origine orientale des Berbères est bien présent dans la documentation arabe médiévale. Ibn 'Abd al-Ḥakam (mort en 871) est l'un des premiers historiens à traiter la question et il rappelle que les Berbères étaient originaires de Palestine. Selon cet auteur, Ġālūt (Goliath), ayant été mis à mort par David, ils émigrèrent vers le Maghreb⁴⁰. À quelques siècles de distance, nous savons qu'Ibn Ḥaldūn narre les mêmes événements, avec quelques variantes et suivant les notices recueillies chez des écrivains comme Al-Mas'ūdī (mort vers 956) et Ibn Ḥawqal (mort après 973)⁴¹. Mais si Ibn Ḥaldūn constitue une base documentaire de choix, on ne peut oublier de citer les géographes Al-Bakrī (mort en 1094) et Al-Idrīsī (mort vers 1165) qui ont laissé une foule impressionnante de renseignements sur le continent africain notamment pour le nord et l'ouest. Le premier des deux écrivains cités rédigea une œuvre d'une telle précision qu'on peut parfaitement imaginer qu'il s'était appuyé sur des sources de choix comme les archives du califat omeyyade de Cordoue et avait profité des renseignements fournis par des voyageurs et des commerçants. Entre itinéraires détaillés, données ethnographiques, informations linguistiques et mentions historiques, le livre d'Al-Bakrī, connu sous le nom de *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, est sans aucun doute une source cruciale pour qui s'intéresse à l'Afrique⁴². Le second auteur est aussi

³⁹ Sur ces questions, voir J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, op. cit., pp. 33, 38 ainsi que G. Camps, *Les Berbères: mémoire et identité*, op. cit., p. 18.

⁴⁰ Cité par Al-Idrīsī, *Le Maghrib au 12^e (sic) siècle de l'hégire (6^e (sic) siècle après J.-C.)*, texte établi et traduit en français d'après *nuzhat al-muštāq* par M. Hadj-Sadok, Office des presses universitaires-Publisud, Alger-Paris 1983, texte arabe p. 72/traduction française p. 63.

⁴¹ Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, op. cit., I, pp. 113, 182, 184.

⁴² La bibliographie scientifique sur Al-Bakrī est abondante. On verra par exemple T. Lewicki, *L'Afrique noire dans le Kitāb al-masālik wa-l-mamālik d'Abū 'Ubayd al-Bakrī (XI^e siècle)*, «Africana Bulletin» 1965, 2, pp. 9-14; J.O. Hunwick, C. Meillassoux, J.-L. Triaud, *La géographie du Soudan d'après al-Bakri. Trois lectures*, dans *Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny*, Paris 1981, 2 vols., I, pp. 402-424; A. Ferré, *Les sources du Kitāb al-masālik wa-l-mamālik d'Abū 'Ubayd al-Bakrī*, «Institut des Belles Lettres Arabes» 1986, XLIX/158, pp. 186-208; É. Tixier, *Bakrī et le Maghreb*, dans D. Valérien (éd.), *Islamisation et arabisation de*

un grand classique de la littérature géographique arabe du Moyen Âge. En effet, Al-Idrīsī est sans conteste le géographe arabe le plus important pour ce qui a trait à l'Afrique. Malgré la présence de chapitres précis et de cartes d'une grande exactitude, il faut bien reconnaître qu'il a souvent été négligé par ses successeurs sauf si on excepte Ibn Ḥaldūn qui l'a parfois loué. Les deux livres géographiques d'Al-Idrīsī sont la *Nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq* (compilation de renseignements divers) et le *Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ* (routier et cartographie). Ces deux œuvres se complètent et constituent une somme à la fois singulière et considérable quant aux connaissances que le monde arabe médiéval pouvait avoir du continent africain⁴³.

La documentation arabe médiévale s'est faite l'écho du fait que les Berbères avaient une origine orientale ou en relation avec la Palestine antique. Cette théorie avait déjà été proposée par un auteur ancien comme Procope de Césarée qui les faisait venir de cette même Palestine car ils avaient été refoulés de la région par les Hébreux. Il est donc vraisemblable que les auteurs arabes et berbères ont emprunté dans les corpus historiographiques juif et chrétien. En outre, les communautés juives et chrétiennes ont souvent été en contact avec les milieux musulmans et il y a eu aussi un nombre non négligeable de juifs et de chrétiens qui embrassèrent la religion musulmane. De tout cela, on doit admettre qu'il n'est pas du tout étonnant que la thèse de l'origine orientale ait été si bien retransmise par les auteurs arabo-musulmans⁴⁴.

Revenant sur l'apport de l'ouvrage d'Ibn Ḥaldūn à notre connaissance des mondes berbères, signalons que celui-ci affirmait déjà que les Berbères eux-mêmes se disaient descendants des Arabes. Il est cependant toujours aussi difficile de savoir si ce fait est authentique. D'après Ibn Ḥaldūn, il n'y aurait selon les historiens arabes, que deux groupes tribaux, Ṣanhāğa et Kutāma, qui se considéraient comme étant d'origine non pas berbère mais bien himyarite du sud-ouest de la péninsule arabique. Ces mêmes groupes qui appartenaient à une importante confédération tribale yéménite auraient été envoyés en Ifrīqiya par un certain Ifricos. C'est ce dernier qui est sensé avoir donné son nom à l'*Africa* / Ifrīqiya mais on sait aussi que cet Ifricos avait ordonné le massacre des Berbères⁴⁵. Ce dernier point laisse à penser que la présence ancienne de ces tribus en

l'Occident musulman médiéval (VII^e-XII^e siècle), Paris, 2011, pp. 369-394; M. Meouak, *Retour sur la langue berbère au Moyen Âge à la lumière des géographes al-Bakrī et al-Idrīsī*, «Études et documents berbères» 2011, 29-30, pp. 275-280.

⁴³ La bibliographie concernant Al-Idrīsī est volumineuse. On consultera par exemple G. Oman, *Osservazioni sulle notizie biografiche comunemente diffuse sullo scrittore arabe al-Sharīf al-Idrīsī, (VI-XII sec.)*, «Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli» 1970, XX, pp. 209-239; A. Amara & A. Nef, *Al-Idrīsī et les Hammūdides: nouvelles données biographiques sur l'auteur du Livre de Roger*, «Arabica» 2001, XLVIII, pp. 121-127; Al-Idrīsī, *L'Afrique dans le Uns al-muhağ wa-rawḍ al-furağ d'al-Idrīsī*, édition, traduction et commentaire de J.-Ch. Ducène, Peeters, Louvain 2010, pp. XX-LIII; A. Nef, *Al-Idrīsī: un complément d'enquête biographique*, dans H. Bresc & É. Tixier du Mesnil (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Paris, 2010, pp. 54-65; M. Meouak, *Retour sur la langue berbère au Moyen Âge à la lumière des géographes al-Bakrī et al-Idrīsī*, op. cit., pp. 272-273.

⁴⁴ Voir G. Canova, *Sull'origine del nome Ifrīqiya*, op. cit., pp. 186-194, et W. Vycichl, *La peuplade des Afri et l'origine du nom d'Afrique*, «Onoma» 1975, XIX, pp. 486-488.

⁴⁵ Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, op. cit., I, pp. 180-181.

Afrique du Nord était bien connue par les écrivains arabes et que la venue des groupes yéménites dans la région ne pourrait être considérée comme très ancienne.

Outre la documentation écrite produite par des milieux lettrés arabes, il ne faut pas oublier de signaler qu'il a existé une production de textes berbères mais principalement rédigée en arabe. Cette littérature a bien été étudiée et on peut dire qu'elle met en valeur plusieurs points dont la question des origines du peuple berbère. Du Maghreb occidental en passant par la vallée du M'zab, le bassin de Ouargla et les oasis de l'Oued Rîg jusqu'aux confins de l'Ifriqiya avec le *ğabal* Nafūsa, de nombreux ouvrages d'historiens, de juristes et de généalogistes ont été élaborés afin de préserver le patrimoine historique et culturel berbère avec des fragments de textes en langue berbère mais transcrits en caractères arabes⁴⁶. Pour une grande partie de la période médiévale (VIII^e-XIII^e siècles), précisons que cette production écrite peut être divisée en cinq genres historiographiques spécifiques: les écrits généalogiques, les livres d'histoire et de géographie, les compilations juridico-religieuses, les recueils poético-littéraires et les dictionnaires biographiques⁴⁷.

Quelques observations sur la langue berbère en Afrique du Nord

L'histoire de la langue berbère constitue encore un domaine plein d'ombres et de lacunes. Il est bien connu que si elle perdure jusqu'à nos jours c'est en partie grâce à l'oralité de son usage, son écriture en caractères tifiṅāg et la conviction même des individus berbérophones. Les philologues et les linguistes ont longtemps considéré ce type d'outillage comme étant valable pour une meilleure compréhension de cette langue. Mais c'est sans aucun doute la linguistique qui est la plus apte pour fournir des éléments de réponse capables de nous éclairer sur l'origine des Berbères. La linguistique considère que les langues sémitiques, les langues couchitiques, égyptienne et tchadienne et les langues berbères ont une même relation génétique et constituent une seule famille linguistique appelée afro-asiatique, parfois afrasienne, et toutes dérivées de l'ancienne appellation de chamito-sémitique⁴⁸.

⁴⁶ Voir par exemple P. Galand-Pernet, *Littératures berbères. Des voix, des lettres*, Presses universitaires de France, Paris 1998, pp. 5–78; au sujet de l'histoire des études littéraires en berbère, voir D. Merolla, *De l'art de la narration tamazight (berbère). 200 ans d'études: état des lieux et perspectives*, Éditions Peeters, Paris-Louvain 2006, pp. 145–170.

⁴⁷ Voir, entre autres études, D. Merolla, *De l'art de la narration tamazight (berbère)*, op. cit., pp. 146–147; T. Lewicki, *Quelques observations sur la production poétique des Berbères médiévaux*, dans W. Tyloch (éd.), *Problemy literatur orientalnych; Materiały II Międzynarodowego Sympozjum, Warszawa–Kraków, 22–26 maja 1972*, PWN, Varsovie, 1974, pp. 319–325; M. Meouak, *Les élites savantes ibādites et la problématique linguistique au Maghreb médiéval: l'usage de la langue berbère*, dans M. Meouak (éd.), *Biografías magrebies. Identidades y grupos religiosos, sociales y políticos en el Magreb medieval (Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus, XVII)*, Madrid 2012, pp. 87–137.

⁴⁸ Sur ces points, voir par exemple l'étude de P. Behrens, *Langues et migrations des premiers pasteurs du Sahara, la formation de la branche berbère*, «Libya antiqua» 1988, 11, pp. 31–32, et K.-G. Prasse, *Berber languages and their relationship with the other Hamito-Semitic languages: a comparative analysis*, dans B. Isaksson & M. Laanatz (éds.), *About the Berbers – History, Language, Culture and Socio-Economic Conditions*, Uppsala 2004, pp. 18–30.

En général, les recherches en linguistique ont mis en avant le fait qu'il devait exister une protolange qui donna naissance à d'autres langues plus ou moins identiques. Ce phénomène peut être considéré comme une des conséquences de la migration de certains peuples qui parlaient la protolange. Donc, afin de prouver l'existence d'une famille de langues précise, il est absolument nécessaire de rassembler les différents éléments structuraux des langues différentes, qui présentent entre elles une similitude, de façon à pouvoir l'expliquer par un système de base commun, c'est-à-dire la protolange. Dans ce sens, rappelons que l'archéologie a mis au jour une documentation à la fois abondante et remarquable. De nombreuses inscriptions ont été découvertes, lues et commentées comme par exemple certaines sous forme bilingue en libyco-punique et libyco-latin. Cependant, les lectures complètes et définitives de ces inscriptions restent encore à faire⁴⁹.

De nos jours, la théorie afro-asiatique plaçant le libyque ou le berbère dans un vaste ensemble qui rejoint l'égyptien ancien, les langues couchitiques d'Abyssinie et les langues sémitiques, apparaît comme étant la plus solide. Il est même permis de soutenir l'idée selon laquelle cette théorie serait proche de celle de l'origine orientale des proto-berbères. En outre, on signalera que nos connaissances sur l'apport des langues sahariennes et subsahariennes au berbère sont encore très limitées, ce qui constitue à notre sens une lacune qu'il faudrait, si possible, combler. Finalement, il serait utile de rappeler que la parenté entre le libyque et le berbère est toujours l'objet de débats même si jadis certains linguistes ont appuyé cette idée. Alors, nous pouvons nous demander quelle était la langue en usage chez les Berbères d'époque antique? On répondra avec prudence que l'inexistence d'une langue qui aurait servi d'intermédiaire entre le libyque et le berbère et l'ancienneté d'une langue libyco-berbère confirmeraient que les populations qui utilisaient cette langue étaient selon toute vraisemblance les ancêtres des Berbères médiévaux⁵⁰.

Conclusions ouvertes: à propos du nomadisme comme forme de peuplement

À l'issue de ce bref exposé, il faut bien admettre que nous n'avons fait que frôler des questions aussi importantes que l'histoire des toponymes *Libyca* et *Africa*, les modes d'occupation des espaces, la problématique des sources antiques et médiévales et les questionnements relatifs au berbère. Cette trame, aussi incomplète soit-elle, permet au moins de mettre en relief quelques points fondamentaux comme par exemple certains problèmes historiographiques, la toponymie vue au prisme des migrations et les origines des habitants du Maghreb ancien. Alors s'il est possible de poursuivre l'enquête ébauchée

⁴⁹ Voir par exemple L. Galand, *Les alphabets libyques*, «Antiquités africaines» 1989, 25, pp. 69–81. Dans une perspective plus historique, voir les remarques de M. Ghaki, *Quels sens faudrait-il donner aux termes Autochtone, libyen, libyque, libyphénicien, numide et maure?*, dans A. M. Di Tolla (a cura di), *Studi berberi e mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra*, «Studi magrebini», nuova serie 2005, III, pp. 37–40.

⁵⁰ Voir quelques questionnements utiles dans S. Chaker & S. Hachi, *À propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère. Réflexions du linguiste et du préhistorien*, dans S. Chaker & A. Zaborski (éds.), *Études berbères et chamito-sémitiques. Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Paris-Louvain, 2000, pp. 102–106.

et proposer quelques pistes de recherche, nous souhaiterions nous arrêter, en l'espace de quelques lignes, sur un aspect décisif et étroitement lié à la présente étude et qui concerne le nomadisme en tant que forme de peuplement⁵¹.

Nous pensons que le nomadisme étudié comme forme spécifique de peuplement pourrait aider à mieux comprendre certaines modalités de l'occupation des espaces. Il faut en outre rappeler que, comme il en résulte pour la période médiévale, la connaissance du nomadisme à l'époque antique souffre d'un problème de sources d'un point de vue quantitatif et qualitatif⁵². Et ainsi, il nous faut reconnaître que c'est bien la vision des sédentaires, maîtres de la plus grande partie des espaces, qui nous est parvenue. Ici, le nomade est dessiné comme un individu sauvage, n'ayant ni habitat fixe, ni règle, ni objectif. Mais est-ce à dire que ces groupes nomades ne constituaient pas une pièce intégrante du puzzle du peuplement, sous quelque forme que ce soit? Nous croyons que les milieux nomades en Afrique du Nord ancienne et médiévale participèrent, sous des conformations précises, à l'occupation des territoires. Ces aspects relevaient souvent d'obligations vitales liées à la recherche de terres de pâturages pour les troupeaux qui entraînaient donc une occupation plus ou moins longue des lieux. Par exemple, on sait qu'il y avait des espaces directement ou indirectement influencés par le pouvoir romain où divers modèles de mise en valeur des territoires cohabitaient. Ces mises en valeur des espaces ont été surtout le fait de groupes d'individus se consacrant aux diverses formes de pastoralisme nomade et semi-nomade qui perdurèrent dans de nombreuses aires géographiques de l'Afrique romaine et franchirent le cap de l'Antiquité tardive pour se poursuivre à l'époque islamique.

Il est bien connu que les premiers conquérants arabes du Maghreb étaient marqués par une culture fondamentalement sédentaire, voire même urbaine. On peut penser que la conquête n'a pas eu d'influence majeure sur le nomadisme nord-africain, et il semblerait plutôt que les troupes de conquérants arabes occupèrent les centres urbains. Grâce aux avancées de la recherche sur les modalités du nomadisme durant la période antique, on est amené à mettre en œuvre une critique historique des sources et des idées qui mettaient systématiquement en opposition continue les groupes nomades (ruraux) et les milieux sédentaires (urbains)⁵³. Il est donc indispensable de tenter une restitution des formes de territorialisation et un examen des conditions d'articulation avec des systèmes d'occupation de l'espace différents dans le but de renouveler les approches par le biais

⁵¹ Sur ces questions complexes, objet de nombreux débats, voir par exemple M. Touili, *Volet humain de la prépondérance nomade: conditions historiques de la fondation des ksour et procès d'occupation*, dans *Actes du Colloque International sur Ibn Khaldoun (Alger 21–26 juin 1978)*, Alger 1982, pp. 20–35; A. M. Khazanov, *Nomads in the History of the Sedentary World*, dans A.M. Khazanov & A. Wink (éds.), *Nomads in the Sedentary World*, Richmond (Surrey), 2001, pp. 15–16.

⁵² Pour le problème relatif à la période antique, voir par exemple R. Rebuffat, *Nomadisme et archéologie*, dans *L'Afrique dans l'Occident romain (I^{er} siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.)*, Rome, 1990, pp. 231–247 sur le nécessaire recours à l'archéologie du fait du nombre peu élevé de sources écrites pour l'étude du nomadisme.

⁵³ Sur ces thèmes, on lira l'étude stimulante de Y. Thébert & J.-L. Biget, *L'Afrique après la disparition de la cité classique: cohérence et ruptures dans l'histoire maghrébine*, dans *L'Afrique dans l'Occident romain (I^{er} siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.)*, Rome 1990, pp. 576–584 et 593–602.

d'une pluridisciplinarité théorique notamment grâce à l'usage de l'anthropologie et de l'écologie. Enfin, on n'oubliera pas d'insister sur le fait que par exemple bien avant l'arrivée des «nomades» Hilaliens au XI^e siècle, il y avait des formes multiples de nomadisme détectables par la cadence des déplacements, la protection plus ou moins structurée des écosystèmes, la mise en valeur des ressources naturelles et les méthodes d'association pastorales et qui font que ces nomadismes constituent des phénomènes d'une grande complexité et au-delà, des formes de peuplement en prise directe avec le milieu naturel.